

# OLTE

IRE

taines sections, allait jusqu'à se disputer le sergent que ramenaient et couchaient, le soir, les mains serviles et pieuses, lui supposant l'ivresse reconnaissante et le haut-le-cœur condescendant. Pendant vingt-huit jours, de pauvres diables traînaient, pendus à leurs nippes, un galonné quelconque, caporal, sergent, double, chacun d'eux ayant son jour et l'attendant comme les gamins le bec levé vers une ligne qui fait sauter, en guise de poisson, un carré de pâte ou de pain d'épices.

Mais l'adjudant Peuvrier, entre tous, unissait le flair du limier à l'industrie du giboyeur.

Les réservistes qu'il débuchait à l'exercice, lui rapportaient, en moyenne, vingt francs par jour. Désireux de s'évader coûte que coûte, les consignés ouvraient, dans la compagnie, une enquête sur les petites faiblesses du drôle. Son brosseur, stylé, ou des anciens, pour gagner ses faveurs, répondaient carrément : — Quant à porter votre punition, comptez-y. Pour obtenir qu'il la lève, c'est autre chose. Y a pas deux façons de le prendre : par la gueule, voilà.

— Mais je ne puis, de but en blanc.... objecte le réserviste.

— Parbleu ! il recevrait durement une offre directe ; mais priez le cantinier de monter dans sa chambre une bouteille de nanan — de votre part, et présentez-vous ensuite sans parler de rien, simplement pour solliciter son indulgence ; vous verrez. Comprenez bien qu'il peut pas se compromettre en buvant avec vous.

L'homme qui consentait à suivre ces instructions s'en allait, en effet, pardonné.

— C'est bon, c'est bon.... je veux bien, cette fois.... Mais n'y revenez plus. Tous les soirs, le cantinier faisait reprendre les consommations dont l'adjudant n'avait pas l'immédiat emploi, et lui tenait compte de cette restitution. Peuvrier n'en était pas moins saoul vingt-huit jours durant ; mais son teint ordinairement lie de vin, ses gros yeux injectés et la solidité d'une charpente d'ex-tambour-major, le rendaient insoupçonnable.

— « Beaucoup d'autorité.... se fait craindre.... » disaient les officiers.

Lucien DESCAGES.

## L'ÉVOLUTION DE LA GUERRE

La tuerie guerrière, étant nécessairement l'expression d'une mentalité sauvage, ne peut évoluer que dans des limites assez étroites. Pourtant, elle se transforme comme tout ce qui dure : elle a ses phases.

Dans la première, elle revêt un caractère horrible, inconnu même aux animaux les plus farouches, qui ordinairement ne chassent pas les êtres de leur espèce pour les dévorer.

Faire de ses semblables un gibier est un monstrueux excès, dont, seul à peu près, l'homme s'est rendu coupable. En appelant animale cette phase de la guerre, j'ai fait injure aux bêtes.

Dans la seconde phase évolutive de la guerre, on ne mange plus l'ennemi vaincu, mais on nourrit contre lui une haine atroce ; le tuer ne suffit pas ; on éprouve une certaine volupté à le mutiler, à le torturer, ce qui est moins grossier mais sûrement plus cruel que de l'égorger simplement pour s'en repaître : c'est la guerre sauvage. Isolément, ça et là, on la voit assez souvent reparaître dans la guerre dite civilisée.

Les mots guerre et civilisation hurlent d'être ensemble accouplés. La guerre dite civilisée, la nôtre, diffère de la guerre sauvage bien moins dans le fond que dans la forme. — On s'est appliqué, à grand frais et à grand'peine, à inventer des procédés ingénieux pour tuer et mutiler l'adversaire à de grandes distances ; mais on répugnerait à le torturer de près, lentement, en gourmets de meurtre, à la manière des Peaux-Rouges. Sans la moindre hésitation, on extermine des milliers d'hommes par les moyens les plus affreux ; mais à la seule idée de les manger, on s'indigne, on éprouve un sentiment de dégoût et pourtant comme l'a dit Montaigne : « Il y a plus de barbarie à tuer un homme vivant, qu'à le rostir et manger après qu'il est trépassé ». Ces répugnances ne sont pas logiques ; elles indiquent pourtant qu'un sentiment d'humanité, confus et vague encore, s'est éveillé dans la conscience des peuples.

Mais la sanglante folie de la guerre continue encore à enivrer le genre humain presque tout entier. Un seul grand Etat, la Chine, tient la guerre en médiocre estime ; une seule religion le brahmanisme, s'est efforcée d'en atténuer l'horreur. *L'Europe chrétienne et soi-disant civilisée n'en est pas encore arrivée là.* — La guerre est le grand souci des gouvernements ; elle est la grande passion des peuples et, malgré le prétendu antagonisme découvert par H. Spencer entre l'industrie et la guerre, jamais les carnages guerriers n'ont été plus effroyables que depuis l'épanouissement de la période industrielle. Rome gardait son vaste empire avec environ 300,000 légionnaires ; l'Europe moderne a organisé pour la guerre une population de douze à quatorze millions d'hommes et *l'action régressive de la sélection militaire s'y exerce en grand.*

Sans hésitation la religion dite de paix et d'amour sanctifie ces carnages. Les potentats nous parlent couramment du *Dieu des armées*, qui ne diffère pas essentiellement du Mars mexicain, Huitzilopotchli, auquel on offrait sans cesse des cœurs humains tout palpitants, et, après une victoire où des milliers de jeunes hommes ont été cruellement et stupidement massacrés, l'encens fume, les *te deum* retentissent sous la voûte des cathédrales. — Une très petite minorité proteste contre cet abominable état de choses et la masse des gens réputés sages la tient pour très peu sensée. On nous dit que la guerre est une école de dévouement ; il serait bien facile d'en trouver de meilleures où l'on ne moissonnerait pas la fleur de l'Humanité.

Mais le sauvage instinct du meurtre guerrier a de bien profondes racines dans le cerveau humain ; car il a été soigneusement cultivé et encouragé depuis des milliers d'années. — On aime à espérer qu'une humanité meilleure que la notre réussira à se corriger de ce vice originel ; mais que pensera-t-elle alors de cette civilisation, soi-disant raffinée, dont nous sommes si fiers ? A peu près ce que nous pensons de l'ancien Mexique et de son cannibalisme à la fois pieux, guerrier et bestial.

Ch. LETOURNEAU.

(*Evolution politique dans les diverses races humaines. Bibliothèque anthropologique.*)

---

## LA CHASSE

.....  
Les banquiers, entre autres privilèges, ont aujourd'hui le privilège de ce qu'on appelle les belles chasses. Plus on est un gros ban-